

Les enfants des morts

Elfriede Jelinek

Number 54, December 1993, January–February 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19536ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jelinek, E. (1993). Les enfants des morts. *Nuit blanche*, (54), 40–40.

Les enfants des morts

*Inédit d'Elfriede Jelinek
Trad. de l'allemand
par Hans-Jürgen Greif*

Ce pauvre corps renversé derrière la porte ne reçoit de la lumière que par une lampe de vestibule dont la base est en plastique blond délavé. À droite se trouve le coin cuisine. Une machine à laver de marque Baby-Supernova est encastrée sous l'évier, elle vient de cracher. Mais plus personne n'a libéré le linge de sa position opprimée. Ce peu de lumière, demeuré auprès du corps, donne encore de l'amadou à ce qui reste de l'être humain. La lumière ne saute pas en hauteur ni ne s'élève lentement, mais elle s'étend comme un drap, transforme le corps en un dernier ciel possible tout en demeurant au-dessous du niveau des derniers messieurs, qui lui ont ouvert pendant quelques instants un autre ciel. Le corps a pris l'apparence d'une chose aqueuse, car les protides se sont figés. La jeune infirmière couchée ici s'est débarrassée de son corps et est devenue libre, même si cela ne s'est pas fait de manière délibérée. Elle n'a pas donné naissance à un fils pouvant exhaler un air d'immortalité; par contre, elle a été assassinée par une sorte de fils, un enfant presque. Regardez: cette femme, habillée d'un pantalon moulant s'arrêtant aux chevilles, tout couvert de dessins et qui n'a pas su conserver la silhouette du corps (il aurait fallu presser un bouton, appelant ainsi l'infirmière, comme cela se fait normalement), les pieds nus dans des pantoufles orthopédiques, les jambes écartées dans une position que seule l'absence de volonté peut provoquer. Le torse est rejeté en arrière dans un angle qui n'a rien de naturel, il est habillé d'un t-shirt bigarré. Cette femme aspire le reste de la lumière dans sa blessure à la gorge, dans laquelle un type s'est aventuré (à cause d'argent comptant), jusqu'au fin fond, duquel s'échappe la vie en claquant, en ricanant et en émettant des bulles d'air chatoyantes de ce temple, en se chassant elle-même, comme la gardeuse d'oies d'un conte de fées qui pousse ses bêtes. Maintenant, le reste de la lumière s'amène rapidement, afin que l'on puisse mieux voir. Une mouche est assise sur la pupille, elle regarde en arrière, elle veut savoir de quoi est fait le regard, si elle peut oser le saut, mais cette eau reste sombre et immobile dans son vase clos. Car de cette eau il faut sauver un corps; la police passe en bateau par cet œil humide qui préserve encore l'image de la vie, parce qu'il a tant enregistré, même à l'aide d'un appareil-photo. La vidéo à la mode a été trop chère, malheureusement.

L'apprenti de l'appartement du troisième s'est perdu dans les cours du HLM de Meidling, avec quatre cent soixante-dix schillings en poche, quelques cellules écrasées et les mèches peignées à droite. La jeune femme l'a connu, car elle lui a appliqué une fois un emplâtre sur le front, sous les boucles gonflées à outrance par un sèche-cheveux (rien de plus chic à la discothèque!), où la vie a laissé ses traces au moyen de pustules. Là il s'est senti dans son droit d'outrepasser le Créateur qui insuffle la vie, jusqu'à ce que l'ivressomètre tourne au bleu (puisque le Créateur était totalement saoul lorsqu'il nous a insufflé la vie) et de terminer brutalement la vie de sa copine, qui avait tenté de lui faire avaler, auparavant et en supplément, un peu de savoir-vivre. Cela ne demande pas beaucoup de force pour un jeune mâle, cette chair-là ne vaut pas la peine d'être sauvée. Pourquoi la vie est-elle donc périssable? Pourquoi peut-elle être anéantie si rapidement par une créature aussi minable que ce type-là? La vie est une toute petite lumière, tout le monde peut la porter en soi sans qu'elle n'alourdisse outre mesure les bagages d'un touriste. Un soupçon de douceur coule de la petite lampe sur les lèvres qui montrent les dents de la morte dans un mouvement de terreur. À ce cataclysme général s'ajoute le fait que la collègue Brunner, qui aurait dû venir chercher la victime pour le service de nuit, s'est rendue d'un autre quartier de la ville à Lainz par le plus court chemin, parce que sa mère vient de tomber malade. Ainsi il n'y a pas de grande salvatrice descendue du ciel, et l'apprenti peut monter l'escalier jusqu'au septième ciel, là où il a subodoré un reste de ce qu'un huitième ciel, meublé d'une mobyette, pourrait lui procurer. Il n'y a pas d'argent à la maison? Cela signifie l'exclusion du paradis de la vie, bien que ce soir on présente à la télé la série policière si populaire, avec des flamants dans le générique, pourchassés par le bruit et le souffle assourdissants des batteries, jusqu'à ce que le rythme chaud de la vie grésille sur le rond de la cuisinière et que des gouttes superflues en débordent. Ce n'est pas ainsi que cela se passe chez nous, c'est pourquoi il nous faut bien y regarder de près. Peut-être même que nous pouvons nous y rendre. Mais la jeune infirmière Gudrun Bichler ne le peut plus. Elle prend son âme immortelle, la met dans son nécessaire de voyage avec la crème pour la peau si convoitée par tout le monde (convoitée davantage que Gudrun, de toute manière), les ciseaux à ongles, les pincettes et le petit échantillon d'eau de toilette d'une marque mondialement connue, un autre produit du trust international d'ampoules électriques. À l'aide d'un couteau d'apache qu'un apprenti a sorti de ses boucles d'Apollon, la vie de Gudrun a été pulvérisée, un autre acte de pouvoir comme tous ceux à la base d'États en devenir. Alors la chair de femme, pareille à celle de toutes les créatures humaines, explose sur le tapis en jute, qui affiche sa trace rouge à travers le hall minuscule. Mais l'apprenti laisse là cette fusée humaine qu'il vient de réduire en miettes; il ne sait rien faire d'une telle perfection, le corps serait beaucoup trop lourd pour lui. Même un dieu ne pourrait pas aider cet apprenti à mettre tout seul ses pantalons. Le peu d'argent s'est trouvé dans une vieille boîte à biscuits, mais quel est maintenant l'état de cet être humain? ■

Extrait inédit du prochain roman d'Elfriede Jelinek, dont le titre devrait être *Les enfants des morts*.